

## Chapitre 1

Lundi, tard dans la soirée

Les trois hommes étaient assis dans le salon de *l'Happy Odyssey*. Les vitres teintées en noir empêchaient de voir ou d'entendre ce qui se passait à l'extérieur. La pièce mesurait environ dix mètres de long pour peut-être cinq de large.

A l'arrière du yacht, la grosse porte automatique coulissante, teintée en noir elle aussi, séparait la partie habitable du pont à ciel ouvert. Vers l'avant, deux marches conduisaient au niveau supérieur, où se trouvait une salle à manger luxueuse. De là, un escalier menait au poste de pilotage intérieur tandis qu'un autre descendait vers les cabines des invités et la chambre principale. Le bateau, d'une longueur d'environ cent pieds, était construit de telle sorte que le personnel puisse se rendre à tous les niveaux sans passer par l'espace réservé aux passagers. A ces niveaux de prix, il allait de soi que la tranquillité de la clientèle devait être respectée autant qu'il était possible.

Le sol du pont intérieur était intégralement recouvert d'un plancher en bois de teck ciré. Au plafond, des plaques d'or mat imbriquées les unes dans les autres réfractaient la lumi-

ère et plongeait la pièce dans une atmosphère presque empreinte de mysticisme. Avec leur lumière chaude indirecte, les innombrables et minuscules lampes halogènes disséminées derrière une moulure enserrant la pièce entière renforçaient encore cet effet. A bâbord, un coin salon de dimensions généreuses, équipé de deux canapés, l'un à deux, l'autre à trois places, tous deux de forme cubique et tendus de lin blanc, invitaient à la détente. Des coussins aux tons neutres semblaient avoir été disposés en fonction de la géométrie de l'ameublement. A droite et à gauche du canapé le plus long, deux lampes bombées aux pieds en argile lasurés d'or et leurs abat-jour de couleur crème baignaient le salon d'une lumière douce. Dressé à proximité de l'une des lampes, un bronze abstrait d'environ trente-cinq centimètres ornait la pièce. Sur la table devant le banc d'angle - qui, pareil à tous les meubles et aux lambris, était fait en bois poli du pommier indien -, étaient posés une bouteille de vodka de marque »Absolut«, un seau à glace avec une bouteille de Perrier et un verre vide. De l'autre côté, à tribord, un long meuble aux tiroirs et rangements nombreux abritait un écran à LEDs escamotable.

Les hommes gesticulaient et paraissaient crier. A en juger par leur apparence vestimentaire, les deux types aux costumes noirs faisaient cause commune. Ils devaient approcher de la quarantaine, leurs crânes rasés brillaient dans la lumi-

ère tamisée comme des boules de bowling tout juste polies. L'expression de leurs visages était aussi tendue que le dos de leurs vestes. Le tissu recouvrait de larges épaules sur lesquelles étaient plantées des nuques musclées. Les costumes étaient faits sur mesures et leurs chaussures, sans doute faites sur mesures elles aussi, trahissaient leur appartenance à la terre ferme. Il est vrai que, pieds nus, ils eussent été franchement ridicules.

L'homme qui leur faisait face était plus âgé, moins grand et de corpulence frêle. A première vue cependant, il avait un certain air juvénile, mais ses cheveux gris et gominés démentaient cette impression. Ce n'est qu'en observant attentivement son visage qu'on remarquait les profonds sillons de part et d'autre de la bouche; ils fournissaient des indications plus précises sur son âge ou son mode de vie, ou peut-être les deux. Il portait un jean serré et délavé ainsi qu'un tee-shirt noir sur lequel était floquée la mention: »RON WILDER WELCOME BACK JAPAN 2004«. Il était pieds nus et paraissait ivre.

Manifestement, la situation commença de dégénérer lorsque l'homme au tee-shirt se leva soudain et bondit vers le meuble aux rangements. Mais avant qu'il ait pu l'atteindre, il fut touché par un coup violent et s'effondra sans conscience. Du sang s'écoulait d'une large plaie ouverte. Son agresseur

avait lancé la statuette de bronze et l'avait touché à l'arrière du crâne. Le géant chauve sauta par-dessus l'homme à terre et ouvrit précipitamment les tiroirs que sa victime avait tenté d'atteindre. Un Glock calibre 7,65 chargé se trouvait dans l'un d'eux, aux côtés d'un téléphone portable et d'une grosse enveloppe marron. L'homme fit disparaître le téléphone dans sa poche, ouvrit l'enveloppe et parcourut rapidement quelques pages avant de faire à son acolyte, du pouce et de l'index réunis pour former un O, le signe que tout allait bien, comme il est d'usage chez les militaires et les plongeurs.

Il se saisit du pistolet. Malgré le verre teinté, un coup d'œil à travers les fenêtres du salon lui permit de s'assurer que les rues et le port de Saint-Tropez étaient déserts. Les restaurants avaient depuis longtemps fermé leurs portes et le camion de ramassage des ordures ménagères avait déjà repris le chemin de ses foyers lorsque les deux hommes étaient montés à bord de l'Happy Odyssey, amarré non loin du café Sénéquier.

Sans hésiter, l'un deux se munit de l'un des petits coussins qui ornaient le canapé et s'approcha de l'homme gisant inanimé au sol. Il le pressa sur le dos de Ron Wilder, appliqua le canon du pistolet dessus et appuya sur la détente. La détonation sourde n'avait pas été très discrète, mais on pouvait être presque sûr que personne ne l'avait entendue au-dehors. L'homme jeta à son complice le coussin trans-

formé pour l'occasion en silencieux. Le complice chercha la douille éjectée par le pistolet, la trouva et la fit glisser dans la poche extérieure gauche de sa veste. A l'aide d'un mouchoir en papier, le tireur effaça ses empreintes sur la statuette de bronze avant de la replacer sur la table. L'arme était désormais glissée dans sa ceinture de pantalon.

Au même moment, son partenaire lui tapota sur l'épaule en lui indiquant la direction de la passerelle. Ils aperçurent alors une silhouette vêtue de sombre qui, d'un grand saut, gagnait la terre et disparaissait sous les voûtes du marché aux poissons.

L'espace d'une seconde, ils se consultèrent du regard sans proférer un seul mot, puis se précipitèrent ensemble vers la sortie du salon. Il s'en fallut de très peu qu'ils ne se cognent à la porte vitrée, laquelle coulissait certes automatiquement, mais en prenant tout son temps. Deux grandes enjambées plus loin et ils étaient sur la passerelle. Ils avaient une chance réelle de rattraper le fuyard. Du moins jusqu'à ce que celui qui courait en tête ne glisse et manque tomber à l'eau.

Cent kilos de masse musculaire se redressèrent en jurant, mais un temps précieux s'était écoulé avant qu'ils se soient remis à la verticale. Son acolyte tenait encore fermement le coussin qu'avait transpercé la balle. Ils se séparèrent de l'autre

côté de la rue. L'un prit le fugitif en chasse par le marché aux poissons désert, tandis que l'autre enfonçait le coussin dans la première poubelle venue trouvée sur le quai. A la suite de quoi il s'esquiva en direction de la rue de la Citadelle.

\*\*\*

Jean-Marie ne savait pas où il allait bien pouvoir dormir. Ses deux chiens et lui venaient juste d'être réveillés par les gens de la sécurité, qui les avaient chassés de l'entrée du passage du Port. Il y faisait toujours agréablement chaud et surtout, le vent n'y soufflait presque jamais.

Et maintenant les cheveux gris et longs du vieil homme volaient autour de son visage. Il réfléchit. En bas, près du mur du quai, se trouvait un banc orienté vers le bassin du port. Il y avait là une possibilité, si du moins le banc n'était pas occupé. En s'y rendant, Jean-Marie jeta un coup d'œil dans les poubelles. Il le faisait toujours. On ne savait jamais ce que les gens avaient bien pu jeter. Le plaisir que lui procura le précieux coussin de duvet lui arracha un sourire. Et qu'importait la petite trace de brûlure? Quand avait-il possédé une chose pareille pour la dernière fois? Il y avait très longtemps! Lorsque, flanqué de ses chiens, il arriva en vue du banc mentionné plus haut, il dut constater qu'un homme

qu'il ne connaissait pas y était déjà installé avec son compagnon à quatre pattes. Il jura. Mais derrière le mur du port, près du môle Jean Réveille, donc du côté regardant vers le golfe de Saint-Tropez, il y avait un autre banc. Il contourna le môle, le banc était libre! Personne ne viendrait les déloger de là. Il avait son bivouac où finir la nuit! César und Cléo se roulèrent en boule sur la couverture qu'il avait déployée pour eux. Il posa la tête sur son nouveau coussin, qui sentait un peu le brûlé. Mais ça irait pour le reste de la nuit. Pourvu que le vent ne fraîchisse pas trop.